

*BULLETIN*  
*DE LA*  
*SOCIÉTÉ*  
*DES*  
*AMIS DE VIENNE*

Société fondée en 1904

N° 76

Fascicule 2 - Deuxième trimestre 1981



LYON  
IMPRIMERIE BOSC FRÈRES  
42, quai Gailleton  
1981

## SOMMAIRE

---

- La vie matérielle à Vienne en 1940-44, par Hélène VILLARS.
- Foires et marchés d'antan, par Marcel GOURDANT.
- La reconstitution du théâtre romain de Vienne, par Bernard PARIS.
- Les orfèvres de Vienne, par le chanoine Pierre CAVARD.

## BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

### REVUE TRIMESTRIELLE

publiée par la SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

pour « *répandre la connaissance de l'histoire de la Ville et des antiquités viennoises* » (article premier des statuts).

Pour 1981

Le numéro .....	20,00 F
Abonnement annuel normal .....	60,00 F
Abonnement de soutien .....	100,00 F
Retraités et étudiants .....	40,00 F

*Avis important* : Les abonnements commencent avec le premier numéro de chaque année. Les numéros déjà sortis de presse dans l'année au moment du règlement d'un abonnement nouveau seront remis ou envoyés au nouvel abonné.

*Correspondance* : Secrétaire des Amis de Vienne, Bureau du Tourisme, Syndicat d'Initiative, Cours Brillier, 38200 Vienne.  
C.C.P. Amis de Vienne - LYON 185-71 J.



***Pensez à payer  
le plus rapidement possible  
votre Abonnement  
pour 1981***

• Nous remercions les personnes qui ont déjà acquitté leur abonnement pour 1981.

• Nous invitons les personnes qui ne l'ont pas encore fait à effectuer rapidement leur versement :

*soit par C.C.P. ou chèque bancaire,  
soit directement au S.I.*

**FICHE D'ABONNEMENT AU BULLETIN DES « AMIS DE VIENNE »  
POUR L'ANNEE 1981**

NOM : ..... Prénoms : .....

Adresse exacte (pour l'envoi du bulletin par poste) : .....

**TARIF ABONNEMENT :**

<i>Abonnement de soutien</i> .....	100 F
<i>Abonnement normal</i> .....	60 F
<i>Etudiants - Retraités</i> .....	40 F

A retourner accompagné du règlement par :

chèque bancaire ou par C.C.P. LYON 185-71 J

à l'adresse suivante :

« AMIS DE VIENNE » - Syndicat d'Initiative - Cours Brillier - 38200 VIENNE

---

**Programme de nos manifestations au verso**

## ACTIVITÉS PRÉVUES EN 1981

---

*Samedi après-midi 25 avril :*

Vienne insolite : Vienne souterraine.

*Dimanche 24 mai :*

Sortie annuelle :

- Eglise romane de Chamalières-sur-Loire - Abbaye de la Chaise-Dieu : église, tapisseries, danse macabre, bibliothèque, salle de l'écho - Musée de Montbrison : collection de poupées et exposition temporaire sur les rituels du corps à travers les cinq continents - Château de Sury-le-Comtal.

*Courant juin :*

Visite guidée par M. LAUXEROIS, conservateur des Musées de Vienne, de l'exposition « sur le sculpteur Joseph Bernard ».

*Octobre :*

Visite d'Annonay et sa région.

*Novembre :*

- Visite des environs de Saint-Etienne : St-Paul-en-Cornillon, Saint-Victor-sur-Loire, Chambles.
- Causerie de M. MELMOUX, Professeur à l'Université de Lyon sur les événements de 68 entre Lyon et Vienne.

*Décembre :*

Visite du Centre de restauration des objets antiques.



*BULLETIN*  
*DE LA*  
*SOCIÉTÉ*  
*DES*  
*AMIS DE VIENNE*

Société fondée en 1904

N° 76

Fascicule 2 - Deuxième trimestre 1981



LYON  
IMPRIMERIE BOSC FRÈRES  
42, quai Gailleton  
1981

# BULLETIN

of the  
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE  
OF GREAT BRITAIN AND IRELAND

1904

## AMIS DE VIENNE





# LA VIE MATÉRIELLE A VIENNE EN 1940-44

par Hélène VILLARS \*

C'est le souci numéro un à Vienne, comme partout en France durant cette longue période de guerre. Puisque tout ce qui est nécessaire à la vie se raréfie, on s'organise pour survivre. Au prix de mille difficultés on essaie de se loger, se chauffer, circuler.

## Le logement

En 1940 à Vienne « il y a grave pénurie de logements, il n'y a aucune possibilité de loger convenablement les familles des réfugiés ; l'autorité militaire elle-même recherche en vain des appartements pour loger officiers et sous-officiers mariés de la garnison » (1).

En 1943 on considère ce problème comme insoluble. Cette année-là le *Journal de Vienne*, sous la signature de J.J. Brouillon, nous rapporte l'étonnante histoire de cette femme rendant visite à tous les défunts de la ville dans le but de se renseigner sur le logement susceptible d'être vacant (2).

Il y a aussi crise du logement chez des habitants d'ordinaire souterrains qui pullulent soudain et que la faim pousse hors de leurs chemins habituels. « Il n'est pas rare de voir dans nos rues, sortant des bouches d'égouts, quelques-uns de ces rongeurs de calibres variés, qui trottent avec une visible satisfaction dans les ruisseaux glanant çà et là quelques détritits. Certains quartiers en bordure de la Gère sont littéralement infestés par les rats » (3).

---

(\*) Extraits d'un mémoire de Maîtrise soutenu en 1979 à l'Université de Lyon II : *L'opinion publique à Vienne en Dauphiné de la défaite à la libération de la ville, juin 1940 à septembre 1944*, 299 p. en tomes -+ 169 p. de documents.

(1) Archives départementales. Lettre M. Maire à M. le Sous-Préfet.

(2) *Journal de Vienne* du 31 janvier 1943.

(3) *Journal de Vienne* du 22 janvier 1944.



L'insalubrité est le lot de la moitié des logements. Sur 8 695 logements, 1 200 sont à démolir, 2 200 sont défectueux, 1 000 sont à réparer (4). En 1942 une enquête de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne française conclut que certaines conditions de logement mettent grandement en péril la santé ou la dignité des habitants. Les taudis sont nombreux.

La moitié des ménages n'a pas le gaz. Les abonnements sont d'ailleurs refusés « en raison des événements actuels » (5). A cause de la hausse du charbon la Société Lyonnaise des Eaux qui exploite l'usine à gaz de Vienne augmente les tarifs. Le gaz coûte à partir d'avril 1942, 2,04 F le m<sup>3</sup> au lieu de 1,80 F. L'eau n'est pas chère à Vienne, 0,80 F le m<sup>3</sup> contre 2,30 F en France. Néanmoins, la moitié de la population n'a pas l'eau courante.

Sans commodités les appartements sont des plus petits. C'est aussi affaire de loyer. En 1941, les ouvriers paient de 600 à 1 700 F de loyer par an tandis que deux pièces rue de Bourgogne se louent 3 500 F par an (6). Gageons que cet appartement est bien exposé ce qui n'est pas le cas général.

Dans l'ensemble à Vienne, les rues sont étroites, le soleil n'y fait que de brèves apparitions, la bise s'y engouffre aisément et les maisons sont humides. Se chauffer est donc une absolue nécessité.

## Le chauffage

Dès 1940 la carte de charbon est entrée en vigueur. L'hiver 1940-41 est plus long et plus rigoureux que le précédent : « — 6° à — 8° le jour, — 15° à — 18° la nuit ; bien des foyers connaissent des températures voisines de 0° » (7). A l'approche de l'hiver 1941-42 « nous tremblons à l'idée que nous aurons peut-être moins de charbon encore que l'hiver dernier » (8). Car cette année il n'y a plus de réserves, on les a utilisées l'hiver précédent et « ce n'est pas avec 50 kg par mois qu'on a pu en reconstituer. Les 50 kg « maigre de La Mure » ou « menus sortants » n'arrivent même pas à assurer la cuisson des aliments quand encore on arrive à les brûler. On avait, en effet, coutume d'utiliser des « flambants » car le tirage se fait mal du fait des fréquents temps « mous ». ... Les personnes aisées qui peuvent stocker et qui ont des relations à la campagne peuvent encore se procurer du bois à un prix très supérieur à la taxe » (9).

(4) A.D. Enquête 1945 de l'Architecte en chef du département.

(5) Délibération du Conseil municipal du 12 octobre 1940.

(6) Archives municipales.

(7) *Le Moniteur Viennois* du 18 janvier 1941.

(8) *Le Moniteur Viennois* du 18 octobre 1941.

(9) Archives municipales. Lettre de M. le Secrétaire général à M. le Maire.



Rapidement les négociants en bois n'ont plus de stock et à partir de janvier 1942 le bois est contingenté.

En 1943, les foyers sans gaz reçoivent 500 kg de bois de chauffage pour l'année. On est loin des 3 000 kg réclamés par le Président des familles nombreuses. Aussi les récriminations sont de plus en plus vives. En novembre 1943, deux ateliers de l'usine Jaillet-Pivard qui veulent être chauffés cessent le travail. En décembre 1943, lors de la visite de M. le Préfet on entend ce cri : « On veut du charbon ! » (10).

En attendant d'hypothétiques attributions supplémentaires de combustibles on s'organise. Le Comité de Secours de Vienne préconise les chauffoirs publics « tenus par des personnes de bonne volonté possédant un logement suffisant pour recueillir dix à vingt personnes qui apporteraient leur contribution en combustible et même financière. On pourrait y envisager la cuisson commune des aliments ». *Le Moniteur Viennois*, journal local, réhabilite les veillées d'antan. « On se chauffera sept ou huit, au lieu de trois ou quatre, il n'en coûtera pas plus » (11).

Si les solutions collectives ont quelques difficultés de réalisation chacun s'évertue à faire durer son feu. On froisse le papier en boules très serrées, quand le feu est bien pris, on y jette de la terre humide mélangée à de la poussière de charbon.

Parfois un des dix-huit détaillants en charbon joue au Père Noël et le 25 décembre, déverse place des Carmes, un énorme tas de charbon où chacun peut se servir sans tickets. Ceux-ci sont quelquefois inutiles. En décembre 1943, ils ne sont pas validés « faute de wagons » (12).

## Le transport

### I. — PÉNURIE D'ESSENCE

Dès 1940 l'essence est rare, aussi par souci d'économie « il est interdit de circuler en automobile sauf autorisation spéciale » mais « la circulation des voitures ne consommant ni essence, ni gas-oil, ni produits pétroliers est libre » (13). Les restrictions sont de plus en plus nombreuses. En septembre 1940 un arrêté préfectoral stipule que la circulation de toute voiture de tourisme est interdite les dimanches et jours fériés. En janvier 1941 les automobiles de plus de 13 CV n'ont plus le droit de rouler. En août 41 le Préfet demande aux Maires de réduire les permis de

(10) Archives départementales.

(11) *Moniteur Viennois* du 22 novembre 1941.

(12) Délibération du Conseil municipal du 3 décembre 1943.

(13) *Journal de Vienne* des 13 et 20 juillet 1940.



circuler dans une proportion de 80 % pour les voitures de tourisme, de 50 % pour les voitures commerciales, de 25 % pour les camions.

L'essence est rarissime. Vienne reçoit 7 000 litres d'essence en août 1940 contre 21 500 litres en juillet à répartir entre les 21 pompistes. Les pompiers n'ont pas de problème puisque leur stock est de 3 300 litres en janvier 1942, représentant une valeur de 29 865 F puisque le litre vaut 9,05 F (14).

Ceux qui ont le plus de problèmes sont sans aucun doute les transporteurs qui voient leur activité réduite des deux tiers et « leur parc automobile considérablement diminué par le jeu des réquisitions » (15).

## II. — SOLUTIONS DE REMPLACEMENT.

### a) *Les gazogènes.*

« Les premiers gazogènes avaient été présentés en 1940, trois semaines après le départ des Allemands, par Paul Tromprier de la Société Viennoise de constructions mécaniques, devant le jardin public » (16). Fin 1940, l'as pilote Docet présente le gazogène Dewoitine et la Société Force et Lumière les voitures électriques (17). Les Etablissements Diederich de Sainte-Colombe en fabriqueront une aussi (18).

On n'a le droit de transformer directement ou par remorque, pour la marche au gazogène, que les véhicules utilitaires. Les combustibles sont le charbon de bois ou le gaz de ville, l'un et l'autre contingenté. En juillet 1941, la tonne de charbon de bois coûte 3 500 F. Pour le gaz de ville, les Viennois s'approvisionnent à Chasse, à la station de remplissage où il faut souvent attendre des heures.

### b) *La bicyclette.*

A cet « instrument utile et qui plus est rare » on attelle souvent une remorque, « voiture de ravitaillement, de transport et même à l'occasion taxi » (19). Mais à Vienne il n'y a pas de vélo-taxi car « ayant passé la revue des rues qui montent, il démontra la remorque et accrocha la bicyclette à la porte de son grenier » (20).

(14) Délibération de la Délégation spéciale du 17 juin 1942.

(15) *Bulletin de la Chambre de Commerce*, mars 1944.

(16) Jean BOUVARD, *Dans ma sous-préfecture, journal d'un journaliste*, Lyon, Audin, 1946.

(17) *Journal de Vienne* des 9 novembre 1940 et 7 décembre 1940.

(18) *Moniteur Viennois* du 20 septembre 1941.

(19) *Journal de Vienne* des 19 août 1940 et 25 décembre 1943.

(20) *Moniteur Viennois* du 10 octobre 1942.



### III. — LES TRANSPORTS EN COMMUN SONT BONDÉS.

Que ce soit le T.O.D. pour la Côte-Saint-André ou les cars Gauthier pour Beaurepaire « on est entassé comme des sardines » (21). Même chose dans les trains qui sont de plus en plus rares et peu rapides. Un commerçant mit douze heures pour se rendre à Paris. De plus les trains ne sont jamais éclairés, selon les ordres de la Défense passive.

La Défense passive de Vienne rattachée à l'état-major de liaison de Lyon, dirigée localement par le Colonel Rousselon, est chargée avec la police de faire respecter les obligations de sécurité.

L'éclairage doit être camouflé de la tombée de la nuit au lever du jour. Dans les rues, une lampe sur trois est en service. Ces lumières comme celles des industries doivent être invisibles à 500 mètres. Les voitures peuvent circuler en code à condition que les phares soient peints en bleu. L'éclairage privé est souvent camouflé à l'aide d'un épais papier bleu. « Aucune lumière ne doit être visible de l'extérieur, rappelle une dernière fois » le *Journal de Vienne* du 28 septembre 1940. Appel qui ne sera pas entendu. On relève 293 infractions en 1943, aussi les amendes passent-elles de 12 à 60 F.

Le couvre-feu institué par arrêté préfectoral le 10 octobre 1943 de 22 heures à 5 heures est bien respecté. La surveillance est exercée par la police et par les Allemands. Les ouvriers qui travaillent la nuit à cause du rationnement de courant électrique ont un laissez-passer.

Lors des alertes aériennes, encadrée par les membres de la Défense passive organisée en secteurs, îlots, immeubles, la population doit se rendre dans les abris. Mais celle-ci « n'attache qu'une importance relative à la sirène quand ce cri ne fournit pas matière à plaisanterie » (22). C'est une récréation pour les élèves de Ponsard qui doivent gagner les cryptes de Saint-André-le-Haut ou les vomitoires du théâtre antique. Indifférence, inconscience ou présomption pour ceux qui ne se dérangent pas, jugeant leur demeure aussi sûre que les caves et le chemin pour s'y rendre trop exposé ? De toute façon, les Viennois sont sûrs que leur ville sera épargnée. A la rigueur on craint pour le viaduc du chemin de fer et le pont ; alors si on habite loin de ces quartiers, à quoi bon s'inquiéter ?

Il faut dire que se protéger, circuler, se chauffer, se loger ne sont que des problèmes quotidiens mineurs par rapport à se nourrir et travailler, besoins vitaux vite devenus angoissants.

---

(21) *Moniteur Viennois* du 21 février 1942.

(22) *Moniteur Viennois* du 20 septembre 1941.



The second part of the document is a letter from the author to the editor of the journal. The letter discusses the author's views on the current state of the field and the need for further research. The author also mentions the importance of the journal in the field and expresses his hope that the journal will continue to be a leading source of information for researchers in the field.

The letter is dated 1954 and is addressed to the editor of the journal. The author is a well-known researcher in the field and his letter is a significant contribution to the discussion of the current state of the field. The letter is a good example of the type of communication that is needed to advance the field and to ensure that the journal remains a leading source of information for researchers in the field.

The letter is a good example of the type of communication that is needed to advance the field and to ensure that the journal remains a leading source of information for researchers in the field. The letter is a good example of the type of communication that is needed to advance the field and to ensure that the journal remains a leading source of information for researchers in the field.



# FOIRES ET MARCHÉS D'ANTAN

par Marcel GOURDANT

L'importance des monuments romains et chrétiens qui ont subsisté à Vienne et les nombreux vestiges qui ont été découverts ont eu l'avantage de motiver les recherches très poussées sur l'histoire de notre ville, qui nous est maintenant assez bien connue.

Il n'en est pas toujours ainsi des activités économiques de son passé.

De la lointaine époque romaine, les fouilles de Saint-Romain-en-Gal nous ont apporté le témoignage de sa vie industrielle en nous livrant ses bassins de teinture ou de foulons, ses entrepôts, son marché.

Du Moyen Age la célébrité de ses épées est évoquée dans les chansons de gestes.

Grande place de transit au Moyen Age, Vienne par sa position géographique, dans le cadre des voies de communication de cette époque, commandait alors les routes du Petit-Saint-Bernard et du Mont Genève, c'est-à-dire les cols alpins les plus importants vers l'Italie qui dépendait comme elle de l'Empire romain germanique.

Ce n'est qu'à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle que la ville prendra vraiment un caractère industriel avec la fabrication du drap, qui restera pendant plus de 200 ans sa principale industrie (1), avec ses mines et ses usines de traitement de minerai (2), les hauts fourneaux et les fonderies de Pont-Evêque, ses importants ateliers de construction mécanique, sa verrerie, sa stearinerie, ses fabriques de papier.

---

(1) Voir *Bulletin des Amis de Vienne*, fascicule 2, deuxième trimestre 1976, « L'industrie textile à Vienne » par Jean VAGANAY.

(2) Voir *Bulletin des Amis de Vienne*, n° 70/2, deuxième trimestre 1975, « Les mines viennoises » par Marcel GOURDANT.



## Les foires

C'est principalement dans les foires, si importantes au Moyen Age, que s'écoulait la production agricole mais aussi la production artisanale et manufacturière.

Certaines d'entre elles, bien que très différentes dans leur forme actuelle de ce qu'elles étaient autrefois, ont subsisté jusqu'à nos jours. Beaucroissant, au cœur du Dauphiné, nous donne chaque année l'exemple de la survie dans sa tradition d'une foire plusieurs fois centenaire. D'autres encore surent maintenir fort longtemps une brillante activité. Ce fut le cas pour Beaucaire où s'écoulait encore au milieu du siècle dernier une partie de la production drapière viennoise.

Sans doute les foires de Vienne furent-elles aussi très importantes.

En 1416 l'empereur romain germanique Sigismond de passage à Vienne, alors terre d'Empire, dotait notre ville de deux foires franches de huit jours chacune. Après le rattachement à la France, le roi Charles VIII confirmera cette dotation en 1486 (3).

Etienne Rey, citant lui-même Menestrier, auteur d'une histoire consulaire de Lyon, nous dit dans son *Guide des étrangers à Vienne* imprimé à Lyon en 1819, que les foires de Vienne avaient été très importantes et que « la foire qui commençait le lendemain de la Saint-Martin durait 15 jours ».

Dès le XVII<sup>e</sup> siècle il ne restait à Vienne que quatre grandes foires annuelles à date fixe :

- le 17 janvier pour la Saint-Antoine ;
- le 25 avril pour la Saint-Marc ;
- le 26 juillet pour la Sainte-Anne ;
- le 29 septembre pour la Saint-Michel.

Bien qu'on y vendît un peu de tout, elles étaient assez spécialisées en fonction des besoins saisonniers de la campagne. Ainsi la foire de la Saint-Antoine était celle des jeunes porcs pour l'élevage domestique, celle de la Saint-Marc voyant grande affluence des marchands d'échelles pour la cueillette des fruits et des lames de faux avant les foins et les moissons. Celle de la Sainte-Anne était dominée par les marchands de bétail et de chevaux.

Depuis le premier quart de notre siècle, les foires de Vienne ont été ramenées à la date du marché le plus proche, dont elles

---

(3) D'après Charles CHATAIN, « Vienne, son industrie et son commerce », dans *Vienne en France*, Editions Jean d'Auvergne, Soleil de France, 1947.



ne se différencient plus, ne gardant de « foire » que le titre, vain souvenir d'un passé révolu.

## Les marchés

Alors que les foires, vastes manifestations commerciales, dépassent le cadre local et régional et même parfois national, c'est au marché que se fera l'approvisionnement des citadins en denrées alimentaires. C'est le paysan régional qui y pourvoiera, venant lui-même s'y procurer tout ce qu'il ne produit pas.

Jusqu'à la fin du siècle dernier et même au début de ce siècle, les marchés étaient beaucoup plus dispersés à travers la ville et plus fréquents qu'actuellement. Ceci était dû sans doute à la nécessité d'écoulement des denrées périssables, laitages ou autres et à la nécessité d'approvisionnement quotidien de la population urbaine de ces mêmes produits, alors qu'aucun moyen de conservation, de stockage et de ramassage n'existait encore. D'où l'arrivée en ville tous les matins des chars à banc ou de simples brouettes, des nombreuses « laitières » des fermes environnantes, approvisionnant directement « leurs pratiques » (clientèle habituelle) en lait frais, en produits laitiers et en légumes, et l'existence en divers points de la ville de marchés.

Dès 1577, un règlement affecta plusieurs places pour servir à la vente « de certains comestibles dont les marchés ne sauraient se tenir ailleurs » y est-il précisé (4).

La rue de la Chèvrerie (ancien nom de la rue du Collège) a gardé longtemps le souvenir du marché aux chèvres qui s'y tenait.

Etienne Rey, déjà cité, nous dit en 1819 : « Tous les samedis, jour de grand marché et particulièrement aux foires, les marchands ne s'établissent pas seulement sur la place Neuve (place de l'Hôtel-de-Ville) qui est celle des marchés, ils s'étendent aussi dans la rue Neuve (rue Ponsard), la place Romestang (place Miremont beaucoup plus petite qu'actuellement) et le Cours. A ces foires, qui deviennent de plus en plus considérables, il y a toujours une grande affluence de monde. Le concours des marchands de toute nature y est prodigieux, ils y viennent de toutes les villes environnantes. »

---

(4) Etienne REY, *Guide des étrangers à Vienne*, 1819.

Etienne Rey, né à Lyon en 1789 fut le successeur de Schneider à la direction de l'Ecole municipale de dessin et comme conservateur de nos musées. Il assura ces fonctions jusqu'en 1822 avant de devenir professeur à l'Ecole des beaux-arts de Lyon. Il fit un travail considérable sur Vienne. Il est avec VIETTY le co-auteur d'un très important et remarquable ouvrage en deux volumes publié chez Firmin Didot à Paris en 1821, sous le titre *Monuments romains et gothiques de Vienne en France*. - Mort à Lyon en 1867.



Durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle, le marché hebdomadaire du samedi à Vienne attirera une foule de marchands et de clients venus de toute la région, obligeant nos municipalités à une réglementation de plus en plus stricte.

Le 18 septembre 1874 la municipalité Riondet prenait un important arrêté dont les grandes lignes seront reprises et complétées dans l'arrêté du 4 février 1903 (5), que nous devons voir plus en détail pour juger de l'évolution de nos marchés du début du siècle à nos jours.

## **Le marché de Vienne et la Belle Epoque**

### *Les emplacements - Le stationnement*

Tout est prévu dans le menu détail dans l'arrêté de 1903, ainsi pour les emplacements :

- I. - Le marché aux fruits, légumes et autres denrées, sur les places de l'Hôtel-de-Ville, de la République, Modène (actuellement A.-Briand), Saint-Louis, de l'Affûterie et d'Arpôt.
- II. - Le marché de la volaille sur la place de Miremont côté ouest.
- III. - Le marché en gros des pommes de terre, noix, châtaignes, pommes et poires, sur la place du Palais côté nord.
- IV. - Les marchés des comestibles, sur les places de la République, Saint-Louis et de l'Affûterie.
- V. - Les marchés de la vaisselle et poteries, sur la place du Palais côté sud et quai Saint-Louis.
- VI. - Les marchés des étalagistes, sur le cours Romestang et le cours Brillier.
- VII. - Le marché aux bestiaux, sur la place des Allobroges et les allées contiguës.
- VIII. - Le marché des jeunes arbres, plants de vigne et rosiers, sur la place de Miremont côtés nord-est et sud.
- IX. - La place des spectacles forains sur la place de la Caserne (actuellement des Allobroges).

---

(5) Nous devons à l'obligeance de Maître Emile DATRY et de Mme DATRY née Brenier, la communication de l'ouvrage de M. Albert CHATARD intitulé *Code de police de la ville de la Vienne*, publié en 1906 sous la direction de M. BRESSE alors maire de Vienne. Cet important ouvrage de presque 400 pages est un recueil des lois, décrets et arrêtés en vigueur réglementant la vie et les activités de la ville. Rappelons que le père de Maître E. DATRY fut maire de Vienne de 1925 à 1931 et qu'un oncle de Mme DATRY, Joseph BRENIER fut également maire de Vienne de 1906 à 1919 et sénateur.



Les articles 3 à 15 ont trait aux questions administratives, ils règlent le mode de perception des droits, le contrôle des emplacements, le calcul des surfaces occupées, le chargement et le déchargement des marchandises, les possibilités de réservation ou d'abonnement aux emplacements, les documents requis pour l'exercice professionnel, les délais d'occupation, etc.

L'article 16 va nous préciser « de manière à ne gêner en rien la circulation et les issues des maisons et enclos » les emplacements sur lesquels les voitures une fois dételées et vides devront être déposées. On se rendra compte que si le parc-mètre était encore bien loin d'être inventé, les usagers du stationnement n'en étaient pas pour autant épargnés puisqu'un droit de 0,10 F par voiture était prévu pour la journée de stationnement (6). Plus conciliante que de nos jours, la Belle Epoque permettait toutefois de souscrire à un abonnement de stationnement de 25 F pour 6 mois.

A ce tarif on pouvait donc stationner :

— sur la rue Victor-Hugo entre la rue Trémeau et la rue de la Charité ;

— sur la partie formant l'angle des rues Peyron et Victor-Hugo ;

— sur la partie du cours Brillicr comprise entre la rue Boson et le Rhône ;

— sur la place Saint-Pierre, la rue des Cloîtres, la place Saint-Paul, la cour du Théâtre, la place Saint-Maurice, la rue Pichat, la place du Jeu-de-Paume, le port de l'Ecu, le port des Jacobins, la place Saint-Louis, la place de l'Affûteric, la rue des Gargattes.

Les anciens Viennois qui ont connu les marchés avant la conquête de nos campagnes par l'automobile, se rappelleront la forêt des brancards des voitures dételées pendant la durée du marché.

Les articles 17 à 28 ont trait au produit des droits de place, aux contestations possibles, à l'autorité des agents mandatés à leur perception, à l'ordre et à la police des marchés.

### **Les droits de place**

Vient ensuite en neuf rubriques le tarif détaillé des droits à percevoir.

---

(6) Pour évaluer approximativement les prix de 1906 par rapport à ceux de 1976, il convient d'appliquer le coefficient 5,58. Nous obtenons ainsi en franc nouveau la valeur relative actuelle. D'après l'hebdomadaire économique parisien *La Vie française* du 28 novembre 1977.



- Le titre premier, traite des marchés aux fruits, légumes et autres denrées. Le tarif de base est de 0,10 le mètre carré d'occupation. Le panier tenu au bras est considéré pour un demi-mètre carré. La petite voiture à bras fréquente chez les vendeurs de châtaignes, légumes, lait, poisson, etc. est réputée occuper un mètre carré.

- Le titre second traite des marchés de la volaille, du gibier et autres denrées. Sur la base de 0,05 centimes pour 25 décimètres carrés on pourra vendre gros gibier à plumes ou à poils, lièvres, chevreaux, dindons, oies, bécasses, perdrix, pintades, poules, poulets, lapins, canards, pigeons.

Le panier tenu au bras ou à la main contenant beurre, fromages de pays, œufs sera estimé à un demi-mètre carré et également taxé à 0,05.

Il en coûtera 0,10 pour deux paires de grives, cailles, merles et par douzaine d'alouettes ou autres petits oiseaux.

- Le titre trois envisage la redevance du marché de gros des pommes de terre, noix, châtaignes, pommes et poires pour 0,10 par sac.

- Le titre quatre se rapporte au marché des comestibles.

- Le cinq à celui de la vaisselle et de la poterie. Le sixième à celui des étalagistes. Le septième au marché aux bestiaux. Le huitième à celui des jeunes arbres

- Le neuvième qui a trait à la place des spectacles forains mérite toute notre attention car il évoque une époque sans doute déjà sur son déclin en 1903, en voici la teneur :

« 1° Par voiture à quatre chevaux (attelée ou non) de charlatans ou de dentistes, réputés occuper 20 mètres carrés et pour un jour 10 F.

« 2° Par voiture à un ou deux chevaux (attelée ou non) de charlatans, dentistes ou vendeurs au rabais, réputés occuper 10 mètres carrés et pour un jour 5 F.

« 3° Par spectacle de quelque espèce que ce soit, cirque, ménagerie, tir, chevaux de bois, jeux d'adresse, y compris les marchands de bonbons, etc., par surface occupée moins de 25 mètres carrés 15 F, plus de 25 mètres carrés 25 F — possibilité de forfaits. »

Viennent ensuite les droits sur les marchands étalant devant leurs magasins, sur les tables, arbres et arbustes des cafetiers (la haie d'arbustes était de règle devant les terrasses et les cafés étaient beaucoup plus nombreux qu'actuellement — la seule place de Mircmont en avait six) et pour terminer les droits sur les voitures dételées et vides.



## Une double taxation - Les droits de place et l'octroi

La taxation retenue dans cet arrêté est une taxation de surface occupée. On s'étonnera donc qu'elle ait repris avec tant de minutie l'énoncé des denrées.

En réalité cet énoncé suivait de près, dans la plupart des cas, celui de la réglementation des octrois qui avait pour but de taxer les denrées elles-mêmes à l'entrée de la ville. C'est ainsi qu'auront été taxés à l'octroi, les boissons, toutes les viandes, animaux domestiques, volailles, gibiers, conserves, etc. et l'on comprend ainsi plus facilement un souci du détail qui nous paraît à première vue un peu compliqué et puéril. Il permettait en réalité un contrôle judicieux de l'application des taxes en vigueur sous les deux aspects complémentaires de l'octroi et des droits de place.

L'octroi a disparu depuis la fin de la guerre 1914-1918. Le marché seul, avec beaucoup de changements, a survécu.

## Les halles

On ne saurait parler des marchés d'autrefois sans évoquer le bâtiment qui en était l'élément principal : les halles.

Alors que de nombreuses localités ont la fierté d'avoir gardé jusqu'à nos jours ces bâtiments à la splendide charpente de bois, comme nous les trouvons encore dans notre région à la Côte-Saint-André ou à Crémieu, le souvenir seulement en a été perpétué à Vienne par la place de la Vieille Halle. Seules les échoppes moyennageuses qui l'entouraient dont une partie vient d'être abattue en 1977, ont subsisté. Il est d'ailleurs regrettable que leur délabrement soit tel qu'il nécessite leur démolition et ne permette plus la restauration de cet ancien quartier qui se serait bien inséré au centre de notre vieille ville.

De très vieille date sans doute, la halle était située sur l'emplacement compris entre la rue des Orfèvres, la rue du Théâtre et la place de l'Hôtel-de-Ville, puisqu'il nous est rapporté qu'elle fut brûlée avec plusieurs maisons voisines en 1338 par les troupes que le Dauphin Humbert avait fait entrer à Vienne contre l'archevêque Bertrand de la Chapelle. Le Dauphin fut condamné par bulle pontificale de Benoît VI à les rebâtir (7).

Les Archevêques avaient sur la halle aux grains un droit qu'on appelait « leyde » et qu'ils affermaient. Leurs procès furent nombreux avec leurs fermiers qui recevaient pour salaire une petite partie des grains négociés. Ils possédaient aussi certaines boutiques qui entouraient la halle. Le droit de leyde du Seigneur archevêque de Vienne fut supprimé par lettre patente de

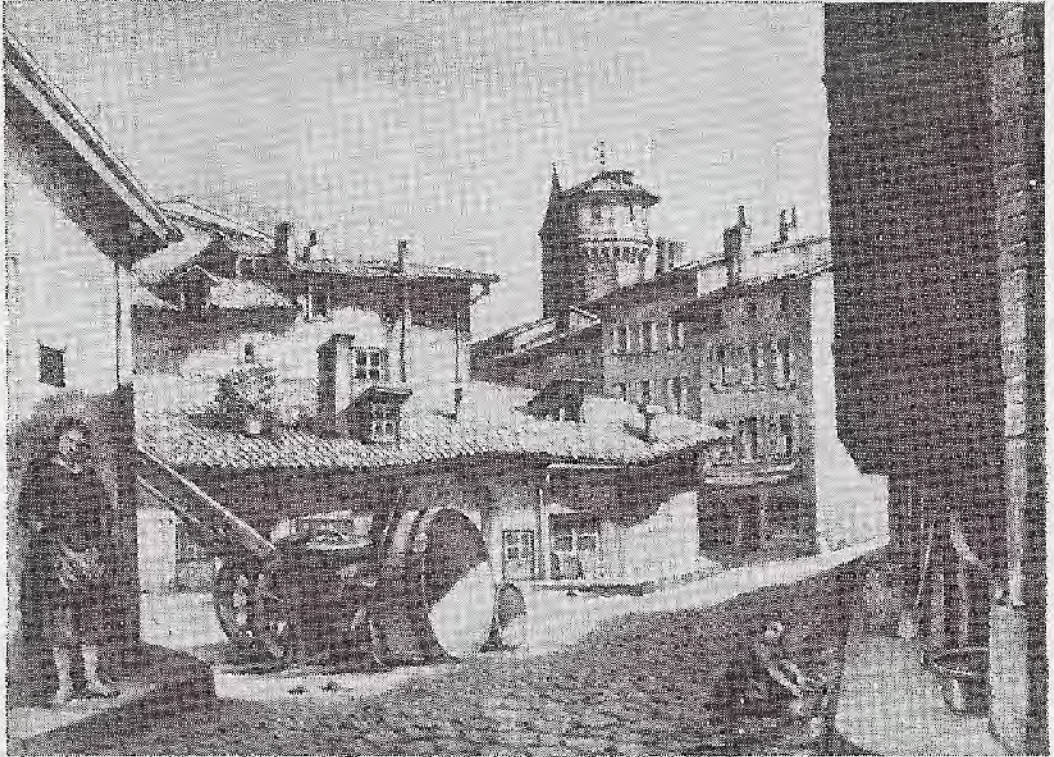
---

(7) E. RRY, *Le Guide des étrangers à Vienne*, déjà cité, p. 96.



Louis XVI le 17 juillet 1775 et les bâtiments furent rendus à la ville (8).

Comme toutes celles de cette époque, la halle de Vienne



La place de la Vieille Halle après la démolition de la halle, d'après une gravure du XIX<sup>e</sup> siècle. Les vieilles boutiques, démolies en 1977, avaient été propriété des Archevêques.

comportait des installations pour le parage des animaux, mais aussi des mesures de pierre pour le grain dont le commerce était très important. La plus grande était le bichet (environ 50 livres). En dessous venait la bichette (la moitié) et enfin la coupe (le quart du bichet) (8).

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle la vieille halle viennoise tombait en ruines et en 1822, sous l'impulsion vigoureuse du maire M. Teysnière de Miremont, son remplacement fut décidé (9).

Profitant des rectifications et de l'alignement apportés à la place Romestang, l'actuelle place Miremont, par suite de la démolition de l'archevêché (10), la construction en fut décidée sur cette

(8) D'après E.F. SAVIGNÉ, *Guide annuaire de la Ville de Vienne*, 1876.

(9) Sur le chevalier Teysnière de Miremont, voir *Bulletin des Amis de Vienne*, n° 70, deuxième trimestre 1975, « Les mines viennoises », par Marcel GOURDANT.

(10) Voir « L'ancien palais des Archevêques de Vienne » par Charles BELLET, dans le *Bulletin des Amis de Vienne*, fascicule 1 du premier trimestre 1975.



place centrale de la ville. Sa destination première était celle d'une halle aux grains.

La première pierre fut posée le 19 novembre 1823. Le bâtiment, notre actuelle Salle des Fêtes, comportait un rez-de-chaussée et un premier étage auquel on accédait par un vaste escalier central en pierre.

En 1847, A.D. Apte, officier au 2<sup>e</sup> dragons en garnison à Vienne, nous dit dans le *Nouveau guide à Vienne* qu'il fait publier chez Timon : « Le marché le plus important est celui des grains qui se vendent sous la halle. La quantité exacte des grains vendus est inappréciable, car d'une part les habitants des communes du département du Rhône qui avoisinent Vienne, et dont la richesse territoriale ne consiste presque qu'en vignobles et en bois, s'approvisionnent à Vienne, et les habitants aisés de la ville tirent les grains de leurs propres domaines ou les achètent directement aux propriétaires ou fermiers de l'arrondissement. Il est même assez rare que les boulangers fassent des achats sous la halle. Aussi les grains qui s'y vendent servent presque exclusivement à la consommation de la classe ouvrière ou aux habitants des communes du département du Rhône. Deux marchés sont tenus par semaine sur la place Neuve, actuellement place de l'Hôtel-de-Ville, le mercredi et le samedi. »

Mais le mode de vie se transformant progressivement, l'activité du commerce des grains diminuait et en 1865 il fut question de transformer la halle en théâtre, celui que Schneider avait fait construire au début du XIX<sup>e</sup> siècle se révélant déjà trop petit. Ce projet n'eut pas de suite, mais en 1873-74 elle fut convertie en marché couvert.

Le vaste escalier central qui desservait le premier étage fut démoli et ses pierres servirent à la réfection du grand escalier du parvis de Saint-Maurice. Le premier étage resta une vingtaine d'années sans destination.

C'est à l'initiative de Camille Jouffray, maire de Vienne, qu'il dut d'être transformé en musée-bibliothèque dont l'inauguration eut lieu le 1<sup>er</sup> septembre 1895.

Les vieux Viennois se souviennent encore des ultimes activités du bâtiment comme marché couvert et des bassins d'eau vive des marchandes de poissons qui survécurent jusqu'à la fin de la guerre de 1914-1918, dans l'actuelle buvette de la salle des fêtes, alors que depuis 1907 une grande partie du rez-de-chaussée avait été transformée en cinéma avant qu'elle ne devienne exclusivement Salle des Fêtes (11).

---

(11) Voir *Bulletin des Amis de Vienne*, n° 72 du quatrième trimestre 1977, « Les débuts du cinématographe à Vienne » par Louis BLANC.







# LA RECONSTITUTION DU THÉÂTRE ROMAIN DE VIENNE

par Bernard PARIS

## Introduction - Intérêt de la reconstitution

La conservation, la mise en valeur et parfois même la vénération des monuments ou vestiges des époques anciennes est un phénomène récent. L'histoire de l'architecture nous montre que jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, on ne s'est guère soucié du respect artistique ou fonctionnel des bâtiments des époques précédentes et les monuments de Vienne sont à ce titre représentatifs.

Nous connaissons les nombreuses fonctions successives qu'a connues le Temple d'Auguste et de Livie depuis le Moyen Âge, nous connaissons aussi le réemploi des matériaux d'époque romaine à l'époque médiévale, les premiers monuments servant de carrière pour les seconds. A une autre échelle, les récentes fouilles de la rue des Colonnes ont permis de dégager deux mosaïques superposées, la plus récente étant fondée sur des murs reposant directement sur la mosaïque de l'époque antérieure.

Le théâtre romain, qui est l'ensemble architectural le plus imposant que nous ait légué l'époque romaine, n'a pas échappé à cette règle et les pierres qui constituent le soubassement de l'église Saint-André-le-Haut en sont la preuve, ainsi que les fours à chaux trouvés dans le théâtre même lors des fouilles.

Pour les touristes, chaque année plus nombreux dans notre ville, le théâtre romain est un monument que l'on visite, pour les Viennois « le théâtre antique » est un lieu que l'on pratique.

Cette complémentarité entre l'attrait du monument pour les gens venant de l'extérieur et la fonction qu'il possède pour les habitants de la ville est très importante si l'on veut que cohabitent sans heurts les différentes époques de la cité et éviter qu'elle ne devienne une ville musée. La mise à jour et la réutilisation du théâtre ont fait entrer ce monument, témoin de l'histoire, dans la mémoire collective des habitants de la ville.

L'importance du théâtre (le plus grand des Gaules), sa



destruction et son oubli pendant des siècles, sa situation actuelle dans le tissu urbain, le fait qu'il ne subsiste que environ 1/8 du volume construit sont autant d'éléments qui justifient la reconstitution présente. Autant celle-ci n'est pas nécessaire dans l'exercice de la fonction actuelle du monument autant elle l'est pour la compréhension de son rôle et de son fonctionnement historique. Combien de visiteurs savent que le théâtre de Vienne possédait un mur de scène se développant sur 120 mètres de long et 40 mètres de haut, que les gradins de la cavée étaient couronnés par un portique supérieur lui-même articulé sur un temple dominant l'ensemble du monument ? Ce sont là des informations qu'il est indispensable de connaître si l'on veut apprécier ce qu'était le théâtre romain à partir des vestiges actuels.

La reconstitution présentée n'est pas un travail scientifique où seraient seulement avancés les éléments mis à jour par une recherche méthodique, il s'agit d'un travail où se mêlent les recherches, les hypothèses mais aussi les inventions de détail qui permettent de proposer une image d'ensemble du monument tel qu'il était dans sa globalité et tel qu'il aurait pu être dans son ornementation.

## Historique du théâtre

Les données historiques concernant ce chapitre sont empruntées au livre de Jules Formigé, membre de l'Institut, responsable du dégagement du théâtre, intitulé *Le théâtre romain de Vienne* (édité en 1950).

Construit dès le I<sup>er</sup> siècle après J.C. sous l'empereur Auguste le théâtre de Vienne, comme ceux d'Orange et d'Arles, était encore très empreint de l'influence grecque, non seulement dans sa structure (1) mais aussi dans son décor. La grandeur romaine s'y est également empreinte, ne serait-ce que par ses dimensions à peine inférieures à celles du théâtre de Marcellus à Rome.

La magnificence et la grandeur du monument sont aujourd'hui difficiles à imaginer et pour ce faire il m'a semblé intéressant d'utiliser un article, une narration de spectacles à l'époque romaine, tiré du bulletin des spectacles de la ville : saison 1965.

*« Il y a vingt siècles, lorsque le spectateur pénétrait dans le théâtre romain de Vienne, il n'en avait vu, de l'extérieur, qu'un mur immense long de 118 mètres et haut de 40, quelque peu rébarbatif dans sa nudité voulue, laquelle contribuait à justifier*

---

(1) Utilisation de la coudée comme module, qui est un rythme grec duodécimal.



au premier coup d'œil, la réputation de cet édifice qu'on disait être le plus monumental de tout l'Empire romain.

Par un dédale de couloirs et de passages souterrains, il avait gagné sa place en haut des gradins, impatient du coup d'œil inoubliable qu'il aurait alors de la vaste conque. Pour lui, ce serait la compensation à ce qu'il n'aurait pu goûter depuis le bas, dont le spectacle, haut en couleurs, du public déjà installé plonge encore de nos jours l'arrivant dans l'étonnement et ralentit un instant son pas.

Pour son premier contact avec le théâtre de la ville dans lequel il allait désormais assumer les hautes fonctions dont Rome l'avait chargé, Servatius, débouchant par une haute arcade, connut cet enchantement réservé aux notables dont les fauteuils de marbre rose, sur les cinq gradins verts du bas, ceinturaient le riche pavage de marbres polychromes de l'orchestre, délimité par une balustrade également de marbre vert. Son regard, gravissant les quarante-deux gradins, embrassait peu à peu l'ensemble de l'hémicycle que couronnait, tout au haut des 40 mètres de l'immense élévation de maçonnerie, un élégant portique à colonnades. Toujours plus haut, prenant appui aux contreforts de la colline qu'escaladait sur 30 mètres encore une puissante muraille, une sorte de gigantesque toile d'araignée faite de grosses cordes convergeait vers le grand mur de scène.

Machinalement, le regard de Servatius avait glissé le long de ces cordes supportant quelques lés de toile plus ou moins déployés suivant les zones qu'il avait fallu abriter des ardeurs du soleil. A l'autre extrémité, au sommet du grand mur dominé de mâts immenses à la pointe desquels claquaient des oriflammes, un peuple de machinistes s'affairait soit à la manœuvre du velum dont les arrivants, instinctivement, recherchaient l'ombre, soit à vaporiser de l'eau parfumée.

Servatius gagna lentement sa place, sensible au chatolement de cette foule, sans cesse plus dense, sur laquelle ses yeux s'étaient à nouveau posés : l'ensemble était si bien proportionné et paré de tant de grâce qu'il avait peine à croire que cet écrin puisse étager 5 kilomètres de gradins afin d'accueillir normalement plus de 13 000 spectateurs.

Lorsqu'il se fut calé dans son fauteuil de marbre, que des serviteurs zélés avaient garni de coussins, il se trouva face à ce grand mur qu'il avait vu si peu prometteur de l'extérieur alors que de ce côté-ci il étalait une opulence, une magnificence, bien propres à servir de cadre à la tragédie dont les acteurs lui donneraient le spectacle tout à l'heure. Dans une effarante profusion de couleurs luisantes, de marbres polis, de haut en bas ce n'étaient que niches garnies de statues, loggias, portes, toutes décorées de colonnes. Il y en avait sur plusieurs étages et cela



contribuait à rendre à cette muraille immense des dimensions auxquelles l'œil humain s'adaptait sans effort.

Paraissant à peine surélevée, au-dessus de la scène, une rangée de statues lui donna une échelle de grandeur et il s'amusa du contraste apparent des dimensions du mur, selon que l'on compare la face nue à la face ouvragée. Mais lorsque des machinistes moitié moins hauts que les statues vinrent disposer des accessoires sur la scène, il rit franchement de l'illusion d'optique dont il avait été le jouet et s'émerveilla des harmonieuses proportions de l'ensemble.

Il se risqua prudemment à évaluer les 60 mètres de déploiement de la scène et s'attarda à détailler la richesse et la finesse des sculptures qui, sur toute la longueur, en embellissaient le soubassement dont il n'était séparé que par la demi-lune de l'orchestre.

... Une sonnerie de trompes dévala du mur et le fit sursauter : elle annonçait que le spectacle allait commencer. »

Il fut détruit lors de la première grande invasion de 275.

Après cette date il fut occupé pendant une cinquantaine d'années par des réfugiés et abandonné ensuite pour des logements moins précaires. Son pillage se poursuivit très longtemps comme le prouvent les trois fours à chaux mis à jour par les fouilles et que je citais en introduction.

Depuis sa destruction, le théâtre avait été peu à peu recouvert par des terres qui, appuyées sur des murs de pierres formant trois étages, avaient permis de planter des arbres fruitiers sur l'emplacement de la cavée. Au niveau de la scène la ville s'était installée au Moyen Age et il fallut détruire vingt maisons lors des fouilles.

Son souvenir s'était effacé et les galeries de déambulatoires qui subsistaient sous les vergers étaient attribuées par les archéologues à un théâtre, à un amphithéâtre ou même à un cirque comme en témoigne la toponymie du voisinage (rue du Cirque).

Après quelques sondages réalisés par M. Bizot, conservateur des Musées de Vienne, en 1914, l'emplacement fut racheté en 1922 avec le concours de la Société des Amis de Vienne, de la Ville, du Département et de l'Etat. On put alors entreprendre des fouilles.

Il fallut 16 ans pour dégager les 80 000 m<sup>3</sup> de terre et de pierrailles qui s'étaient amoncelés au cours des siècles. Il est important de rappeler que par ses dimensions, 130,40 mètres de diamètre, le théâtre de Vienne est le plus vaste de Gaule et l'un des plus grands de l'Empire. Il pouvait contenir 13 000 spectateurs.



Son histoire nous aide à comprendre la situation très enfermée de ce monument. A l'époque d'Auguste le mur de scène devait fortement marquer l'image de la ville et tous les bâtiments qui étaient situés autour devaient en dépendre (orientation, accès,...). Détruit puis enfoui à partir du IV<sup>e</sup> siècle son emplacement prit une tout autre fonction que celle pour laquelle il était destiné. Transformé au Moyen Age en jardins et en habitations, son environnement d'origine fut remplacé par une desserte classique de l'époque. Dégagé récemment le théâtre a été rétabli dans sa fonction, par contre, le tissu urbain alentour est resté pour l'essentiel celui du Moyen Age et cela peut expliquer en partie la rupture d'échelle existant entre le monument et son environnement immédiat.

### La reconstitution

Le travail a été guidé et orienté par M. Johannès Ruf qui était en 1967, date de réalisation de cette reconstitution, conservateur des Musées de Vienne.

Cette proposition a donc pour objet principal de fournir une image d'ensemble du théâtre dans sa forme originelle qui doit permettre de situer les vestiges existants. Cela est très important quand on sait :

- que la moitié des gradins est détruite ;
- que les galeries supérieures et le temple central couronnant la cavée se développaient sous la colline de Pipet sur une hauteur presque aussi importante que celle des gradins qui subsistent ;
- qu'il existait un mur de scène de 120 mètres de long et 40 mètres de haut, sur l'emplacement de la rue du Cirque actuelle.

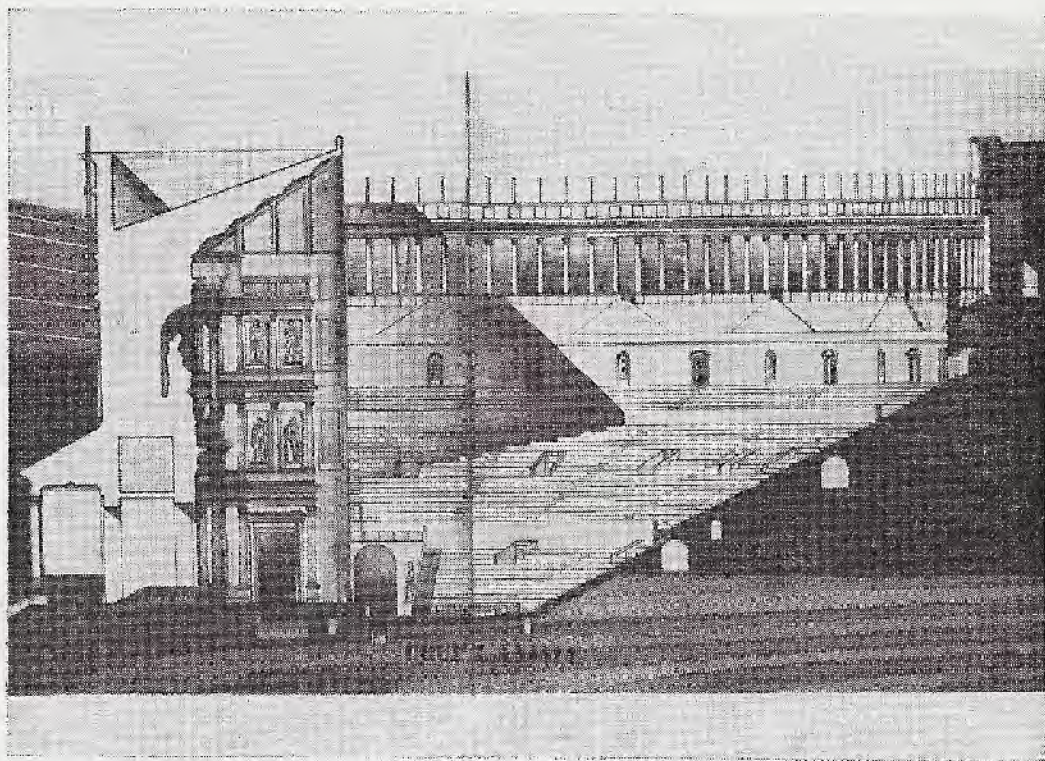
Cette reconstitution est également très importante quand on a décidé de ne conserver que ce qui reste de l'origine d'un monument, en le débarrassant de tous les éléments complémentaires et parasites qui sont venus au cours des siècles se greffer sur lui. La lecture d'identification du monument est alors plus simple mais l'appréhension de sa globalité est souvent plus compliquée.

La méthode utilisée pour ce travail s'appuie sur les travaux réalisés par M. Formigé qui a notamment produit une reconstitution du plan de l'édifice et décrit l'ensemble de ses parties.

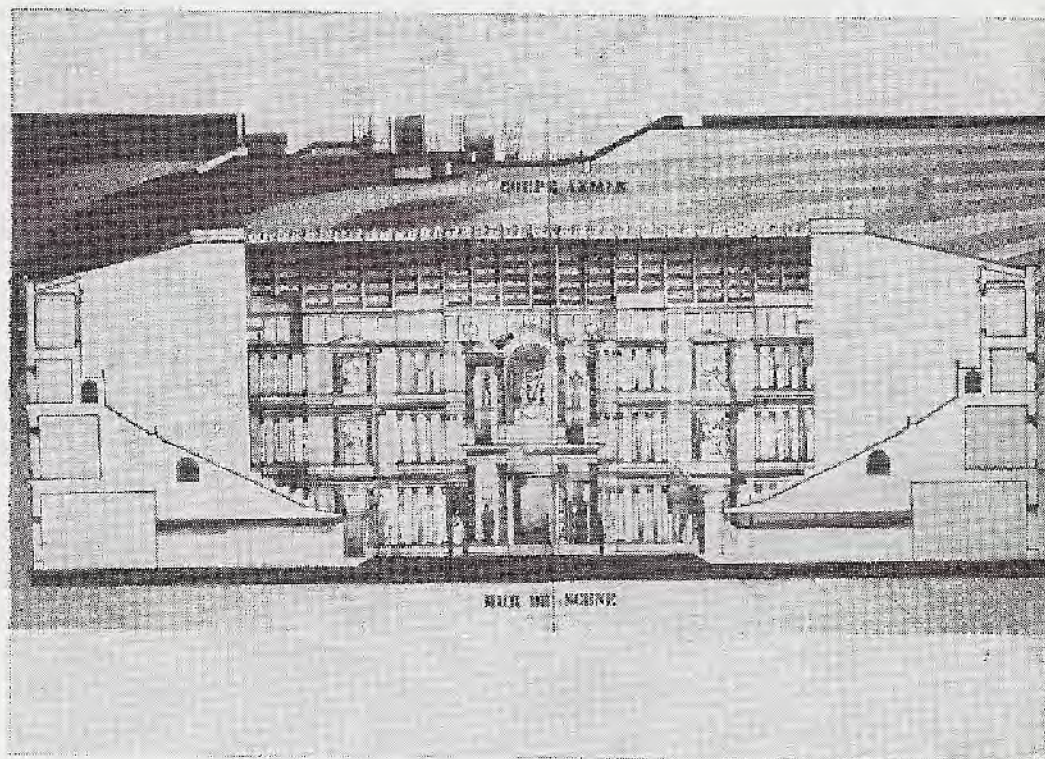
Les différentes élévations, façades, coupes ont été établies à partir de ces plans et des mesures et observations complémentaires faites sur place.

Les similitudes avec différents théâtres de Gaule ont également été utilisées, Orange, Arles, Vaison-la-Romaine.



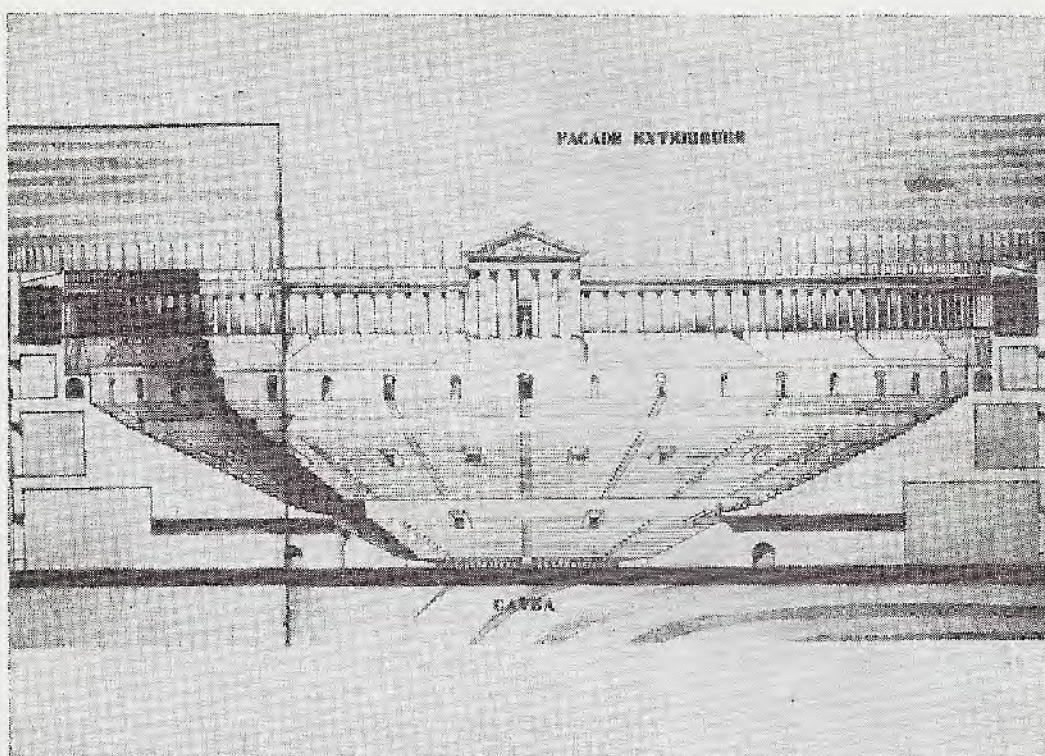


Coupe axiale

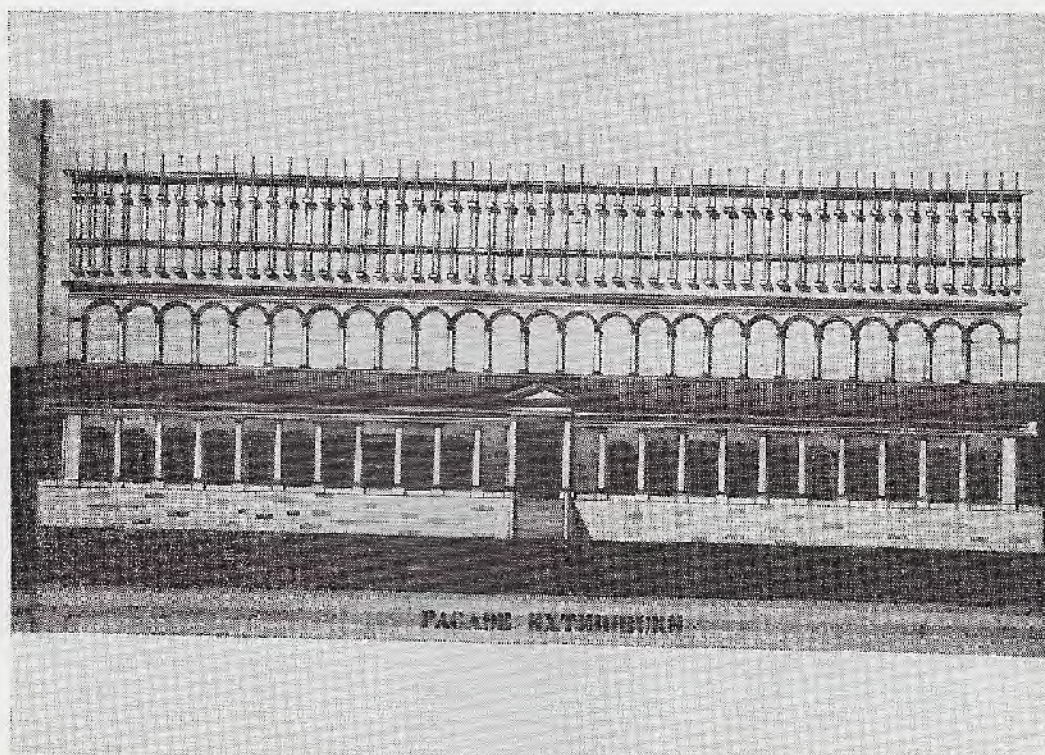


Mur de scène - Vue de l'intérieur





Vue d'ensemble de la cavca surmontée d'un portique.



Façade extérieure



Des recoupements entre plusieurs hypothèses ont souvent permis en ce qui concerne l'organisation générale d'approcher au mieux la réalité historique du monument. Ainsi, la hauteur du mur de scène est à la fois la résultante de la superposition des colonnades dont les hauteurs successives sont fonction du diamètre de la première d'entre elles (connue sur le plan de M. Formigé) et fonction du portique supérieur qui venait s'articuler sur le mur de scène.

La décoration est évidemment inventée mais sa disposition et le type de statuaire proposé résultent de l'observation et de la connaissance de ceux d'autres théâtres.

La façade extérieure du mur de scène est celle qui a été composée avec le moins de renseignements sinon le déambulatoire défini sur le plan de M. Formigé. La partie supérieure a été composée en fonction des caractéristiques dimensionnelles du mur d'une part et des similitudes avec le mur du théâtre d'Orange d'autre part (support de velum et arcature).

### **Conclusion**

La conclusion de cette présentation peut se résumer en un souhait. Celui que les documents réalisés dans ce travail puissent être présentés sur le site même du théâtre afin que les visiteurs soient guidés dans leur recherche ou leur découverte. Ils pourraient d'ailleurs être utilement complétés par une maquette plus facilement lisible.



# LES ORFÈVRES DE VIENNE \*

par le Chanoine Pierre CAVARD

Dans les dernières années de son épiscopat, Briand de Lavieu, archevêque et comte de Vienne, a été amené, sur la requête d'un bon nombre de citoyens de la ville, ses sujets, à publier un règlement relatif à la fabrication de l'argenterie. Il est désigné, au dos du parchemin, en ces termes : « *cesti lestra est del seinal de l'arjent que se hourare (ouvrier, travailles) a Vienna* ». Ce serait une pièce du plus grand intérêt si l'on pouvait en donner une lecture correcte, mais par malchance elle se trouve en piteux état, servant depuis fort longtemps à envelopper un dossier généalogique, après avoir été classée parmi les documents dont on écrivait *nihil servit* (1)...

Pour autant qu'on peut comprendre ce texte, il s'agit de remédier à la fantaisie que suivaient les orfèvres dans les alliages de métaux, quand ils fabriquaient des pièces d'argenterie. L'archevêque entend que désormais elles soient toutes de bon aloi et il en fixe le titre selon l'importance de l'objet. Elles devront d'autre part être poignées, en garantie d'authenticité. Le poinçon sera confié à deux gardes jurés au moins, qui ne l'appliqueront qu'après un examen scrupuleux. Toute pièce qui ne sera pas conforme à la règle doit être brisée et le délinquant aura à subir une peine corporelle et, semble-t-il, une exposition au poteau devant une certaine église de Saint-Hilaire qui n'est pas autrement connue.

Le « rescript » de l'archevêque Briand autorise à penser que l'orfèvrerie était florissante à cette époque et cependant un siècle va s'écouler avant que des noms d'orfèvres émergent des ténèbres de ce lointain passé. Voici le peu qu'on sait de ces ouvriers d'art au XV<sup>e</sup> siècle.

Un notaire de Vienne, Jean Rosset, qui était en même temps secrétaire du consulat, a été occis par François Blanc, notable bourgeois de la ville, fils de feu Guillaume et de dame Catherine. Or un article des Libertés et Franchises communales porte que

---

\* Le titre exact du manuscrit est : *Rommeville, Les orfèvres de Vienne*.

(1) HH. 70, n° 10. Parchemin mutilé auquel pend un fragment de sceau en cire brune, représentant de face un évêque assis. Ce texte en latin figure dans le manuscrit de Cavard.



« Quiconque commet un homicide ne peut rester à Vienne sans s'être mis d'accord avec les héritiers du défunt ». Pour satisfaire à cette obligation et aussi *pro bono pacis* une composition pécuniaire intervient entre la famille de la victime et celle du meurtrier, instrument reçu Guillaume Castancti et Pierre Mergati notaires, le 3 avril 1398. Catherine et son fils Guillaume le jeune feront construire dans l'église de Saint-Pierre-entre-Juifs une chapelle en l'honneur de saint Jean-Baptiste, qu'ils doteront d'un revenu annuel de vingt-cinq florins d'or. Quinze ans plus tard, François Blanc et son frère Guillaume sont passés de vie à trépas. Sur ordonnance de l'official, Catherine présente aux hoirs Rosset plusieurs pensions dont le total fera les vingt-cinq florins auxquels elle est tenue. Parmi ces pensions, il en est une de deux florins d'or, assise sur la maison qui fut de Jean et Vincent Cordier alias Torquana, frères, de leur vivant orfèvres de Vienne, laquelle est située dans la rue de la Peausserie, in Pelliparia, juxta lad. rue de bisc, le Palais delphinal du vent et, de part et d'autre, les maisons de Guillaume Guichardon et des frères Etienne et Jeannet Vayri. Le 22 juillet 1414, quand Henriette Rosset et son mari, M<sup>e</sup> Guillaume de Champeaux, licencié en médecine, acceptent les propositions de Catherine Blanc, la maison de la Peausserie est possédée par Jeannette Corbier, fille de feu Poncet Cordier alias Torquana, sœur de Jean et de Vincent et femme de Jacquet Aubin, aussi orfèvre (2). Tels sont les plus anciens orfèvres dont les documents locaux aient conservé le souvenir.

A quelque temps de là se manifeste une autre famille de même art qui poursuivra ses activités jusqu'à l'époque des guerres de Religion. Dans la liste des consuls de 1436 figure au nombre des représentants de la Grande Paroisse Johannes Guichardonis dorerius. C'est à lui naturellement que ses collègues se sont adressés pour le cadeau qu'ils voulaient offrir au dauphin. Son compte se trouve dans le registre consulaire 174, fol. 146 : « *L'an mil iiii<sup>e</sup> XXXVI et lo mecios IX jors de jenver, Johan Guichardon dorier fit lo vaz coppa dor q on doniet a mosgr le dalphin ; pesavet iiii mars et XXII car. - Item pour la fasson XII escuz. »*

Il y aussi d'autres Guichardon, ayant pour surnom Migniocti, qui ont fourni des consuls dès l'année 1388 et tout au long du xv<sup>e</sup> siècle, mais ils ne sont pas de la même paroisse et ne doivent pas avoir de liens de parenté avec le précédent.

Un second orfèvre, contemporain de Jean Guichardon et nommé Janin Rémy, est employé par les consuls, qui lui délivrent un mandat de deux florins et demi, le 23 juillet 1439, pour avoir fabriqué les deux sceaux de la ville, le grand et le petit (3).

(2) H. 21.

(3) BB. 5, fol. 45 Ve.



Le 28 novembre 1459, *discretus vir* Claude Guichardon dit Dorier, orfèvre, vend à honorable homme François de l'Eglise, citoyen de Vienne, une vigne avec un tènement de bois au-dessus, située sur la rive droite du Rhône au territoire de Saint-Cyr, au lieudit « En Coste Saint Anthoine » : la vigne contient environ dix fourrées et le bois deux meytérées. Le prix de vente est de 18 écus d'or du roi neufs.

Autre vente faite par honnête Claude Guichardon, orfèvre, et sa mère Germaine, relaissée de Jean Guichardon, à noble Vital de l'Eglise, citoyen de Vienne, le 28 avril 1467, d'une vigne de douze fosserées située aussi à Saint-Cyr et au même lieudit, au prix de 30 écus d'or du roi neufs, ladite vente ratifiée par hon. femme Catherine Danelle, femme de Claude.

On mentionnera aussi au passage que Pierre Pobelli, chaussetier de Vienne et son épouse Sébastienne, fille de Guillaume de Corcelles, orfèvre, ont vendu à honorable François de l'Eglise, citoyen de Vienne, le 17 novembre 1458, une vigne de franc alleu, contenant environ dix fosserées, sise en Combe Comelle au-dessous de Saint-Cyr au Royaume, mouvement de Sainte-Colombe. Prix de la vente, 26 écus d'or du roi neufs.

Ces renseignements proviennent de l'Inventaire fait en 1508 par Jacques Mistral, notaire de Vienne et greffier du baillage, des titres et biens meubles et immeubles appartenant aux enfants mineurs de Jean de Poysicu et d'Anne de Monteynard, fol. 13-14 (Etude de M<sup>e</sup> Alfred Verrié, notaire à St-Georges-d'Espéranche).

Claude Guichardon, fils de Jean, habitait *in carreria Pelliserie*, dite plus tard des Peaux-Belles — quartier des fourreurs, où habitaient cependant des orfèvres, les Cordier d. Torquana et leur voisin, Guillaume Guichardon, qui devait l'être aussi. Mais Jean possédait dans la paroisse de Notre-Dame de la Vie, sans peut-être y faire sa résidence, une maison qui fut vendue par son fils à M<sup>e</sup> Jean Bourdet notaire, qui en passa reconnaissance au Tierrer des Comtes, le 15 mars 1479, par devant leurs représentants : Jacques Costaing gardier et Jacques Migniotelli cellérier archiépiscopal. Lad. maison fait l'angle de la rue tendant de l'église Notre-Dame à Saint-Maurice, du soir ; le cimetière de Notre-Dame de la Vie, une rue entre deux, de bise ; la maison de dom Jean Hermitan prêtre, que tient maintenant égrège personne le seigneur Jean de Ventes conseiller delphinal, du matin ; autre maison dudit Bourdet par lui acquise de noble Arnaud Roland, du vent (4).

Claude Guichardon fut consul en 1484 et 1496. Après cette date, le nom disparaît des listes consulaires et l'on aurait pu croire la famille éteinte, si l'occupation de Vienne par les troupes

---

(4) MS., fol. 12 et 38.



du baron des Adrets en 1562 n'avait brusquement révélé un Nicolas Guichardon, orfèvre comme ses aïeux.

Jacques Gabet, juge royal, en vertu d'une commission à lui adressée par le gouverneur huguenot de Vienne, fait procéder le 17 juin à la vente des reliquaires de l'église cathédrale. Innocent Batonat, changeur, offre d'en donner l'un dans l'autre 12 livres le marc ; Nicolas Guichardon, 13 livres. Ils lui sont donc adjugés comme plus offrant et dernier enchérisseur. La pesée de l'argenterie dégagée du bois et du cuivre, a lieu dans la maison commune le 23 juin. Le total s'élève à 210 marcs 30 onces (5).

\*  
\*\*

Guichardon disparu, la relève est assurée par Jérôme de Rommeville, viennois de fraîche date et d'origine inconnue. C'est dans le registre paroissial de Saint-André-le-Bas qu'il est cité pour la première fois, à l'occasion du baptême de son fils Pierre, le 16 mars 1582. L'enfant a pour parrain sire Pierre Robin, marchand et pour marraine Loyse Boissat, femme de M<sup>r</sup> de l'Espinée, autrement dit hon. Louis Guérin.

Il a aussi une fille plus âgée, Jcanne, qui est mentionnée le 9 octobre 1587 dans le registre capitulaire de Saint-Maurice parce qu'elle est l'héritière universelle de feu Jacques Folias, prêtre coadjuteur. On la dit « fille de Hiérosme de Rommeville orfèvre de Vienne » (6).

Au temps de la Ligue, il est mis à contribution, ainsi que plusieurs autres notables, pour la solde des capitaines. Le billet qui lui est destiné est d'une brièveté exemplaire : « Sieur Jérôme de Romeville, payez au capitaine Lablache 22 escus. 29 octobre 1589. Signé : Floris du Boys, consul trésorier ».

Le 11 décembre 1594, le maire de l'Hôtel-Dieu inscrit dans son livre de comptes : reçu de M. Hiérosme de Rommeville orfèvre un écu pour l'enterrement de sa femme où ont été portés les habits de la Ste Charité (7). Cette première épouse est restée anonyme. Celle qui lui succède se nommait Louise Faure. C'est d'elle qu'est né François de Rommeville, b. (8) le 2 juin 1602, dont le parrain est noble François du Plantier, maréchal-des-logis de la Compagnie du Comte d'Auvergne et la marraine Louise Maillard.

Antoinette de Rommeville, autre fille de Jérôme, qui est marraine à Saint-André-le-Haut le 6 février 1611, est vraisemblable-

---

(5) Cl. CHARVET, *Histoire de la Sainte Eglise de Vienne*, p. 766.

(6) Js G. 54, fol. 103.

(7) E. 139.

(8) b. : signifie baptisé.



blement issue du premier mariage de son père. Celui-ci est encore vivant six ans plus tard.

Il avait albergé à Gilbert Chastagnier, le 2 août 1592, par-devant M<sup>e</sup> Gabriel notaire, un fonds que lui avait vendu à lui-même Jean Milliat de Serpaise et un bois taillis de trente bichères, joignant le bois de M<sup>e</sup> Etienne Fresse du vent, la terre et bois de feu Mathieu Vagnet de soir et bise, la terre et maison sud. Milliat du matin. Outre le simple servis, l'emphytéote devait deux pensions : l'une d'un écu valant 60 sols au prieuré de Saint-Martin, l'autre de 5 livres 10 sols à la chapelle de Maguelone. Le 27 juillet 1617, Rommeville et Chastagnier font leur compte (9)

On lit dans l'Inventaire général des archives de Vienne, fol. 959 : « n° 11 du 12<sup>e</sup> février 1611, règlement général et statuts des orphèvres de Vienne avec des ordonnances de la cour de Parlement et de M. le vibalif à ce sujet : à la requête de Simon de Romeville et de Claude Pasquet orphèvres, il est dit qu'il n'y aura que deux orphèvres dans Vienne, lesd. ordonnances signifiées par Pierre Fournand, premier huissier en la cour des Aides et Finances ».

Simon de Rommeville était déjà M<sup>e</sup> orfèvre en 1609, lorsqu'il adhéra au parti démocratique que menait Geoffray Guinet contre l'aristocratie marchande de la ville et les privilèges financiers dont elle jouissait aux dépens du menu peuple. Ce parti demandait, entre autres réformes, que l'élection des consuls fût faite en l'assemblée publique de tous les citoyens et à la pluralité des voix et que pendant la durée de leur charge, les consuls et officiers de la ville, s'ils sont de condition roturière, ne soient exempts d'aucune taille et imposition. Les gens en place, bien entendu, firent échouer ce mouvement populaire.

La maison de Simon de Rommeville était située près du carrefour de l'Eperon, étant mitoyenne à la maison Denauts qui faisait l'angle entre les rues de la Table Ronde et du Pont de Gère : elle sera inscrite sous le n° 273 au parcellaire CC. 64. Pierre de Rommeville, fils de Jérôme, était installé dans la paroisse Notre-Dame de la Vic. Marié à Françoise Charréat, il en eut une fille, Antoinette, b. le 16 mars 1614, dont le parrain était André Delorme marchand et la marraine, Antoinette Praye. M<sup>e</sup> Pierre de Rommeville, orfèvre, fut inhumé dans le cloître de Saint-André-le-Bas, au vas de ses aïeuls, le 10 décembre 1653.

Le 10 janvier 1657, Jacques de Rommeville épouse Florie Matclon, dans l'église de Saint-Martin. Les Matelon étaient de notables bourgeois de cette paroisse. Le 21 juillet 1685 est enterré dans la nef de Saint-André-le-Haut, Claude, fils de feu (Jacques) de Rommeville orfèvre et de Florie Matelon, mort à 24 ans.

---

(9) J. 22 H 219.



Claude Pasquet, marchand orfèvre, avait épousé Andrée de Rommeville. On leur connaît deux enfants, Daniel et Claire. Claude Pasquet passa de vie à trépas le 2 mai 1671 et reçut la sépulture « au vas des de Rommeville ». Quatre mois plus tard, Daniel Pasquet, orfèvre, fils de feu Claude, épousait Geneviève Bollu, fille de feu Benoît, procureur et de Marguerite de Lamade. Le mariage fut célébré le 10 août à Saint-André-le-Bas.

L'acte de décès de Daniel Pasquet, au 20 août 1694, indique qu'il était conseiller du roi assesseur en la maison de ville et consul. On y dit aussi qu'il était marchand orfèvre, vivant en bon et très honnête bourgeois. Il avait 50 ans. Son corps fut déposé dans le caveau familial du cloître où sa mère, Andrée de Rommeville, l'avait précédé le 20 octobre 1684.

Son fils Imbert était avocat aux cours lorsqu'il épousa à Notre-Dame de la Vie, le 10 juin 1710, Jeanne Borin, fille de feu Geoffray, bourgeois et de Marianne Papet. Le ménage, qui habitait à Saint-Ferréol, eut deux enfants : Charlotte-Françoise, b. le 20 mars 1712 et Claudine, b. le 3 mai 1713.

Geneviève Bollu, veuve de Daniel Pasquet, décédée le 13 avril 1726, reçut la sépulture aux Jacobins.

Son fils Imbert était mort jeune, après cinq ans seulement de mariage, le 16 février 1715.

Charlotte Pasquet, fille de feu Imbert et de Jeanne Borin, épouse à Notre-Dame de la Vie, le 22 octobre 1737, noble Antoine Chevallier de Rivoire, conseiller du roi, contrôleur en la chancellerie du Dauphiné, fils de feu Jean-Jacques, bourgeois de Faverges, et de Marguerite Pomier de Villars, de la paroisse de Corbelin. Furent témoins du mariage deux cousins germains de l'époux Jean-François Chevallier de Maisonblanche, avocat au Parlement et Chevallier des Combes.

Le 21 mai 1682 était célébré à Saint-André-le-Bas, le mariage de Claire Pasquet, fille de Claude Pasquet, bourgeois et d'Andrée de Rommeville, et de M. M<sup>r</sup> Pierre Duplessis, avocat au Parlement de Grenoble. De cette union naquirent : André, b. le 13 novembre 1684 à Saint-Ferréol, dont le parrain était André Lucas, premier assesseur au bailliage, et la marraine Jeanne Danthon, femme de Pierre Pasquet marchand.

Louise, née le 6 février 1690 et b. le 7 à Notre-Dame de la Vie. Parrain : M<sup>r</sup> Antoine de Rigaud, seigneur de Sérézin et baron de Chandieu. Marraine : dame Louise Alland, femme de M<sup>r</sup> Henry de Marnais Saint-André, brigadier général des armées du roi, gouverneur de Vienne et de Briançon.

Marie, née et b. le 25 décembre 1691.

Louis, b. à Saint-André-le-Haut le 28 février 1697. Son parrain



était Louis Quemin de Montbrun, conseiller du roi. Elu, collègue de Picrre Duplessis à l'Election de Vienne.

Claire Pasquet, leur mère, mourut à 72 ans et reçut la sépulture au Cloître de Saint-André-le-Bas, le 2 novembre 1733.

On notera ici pour mémoire les mariages de plusieurs Rommeville dont on ne connaît pas au juste la filiation.

Bonne de Rommeville, mère d'Antoinette Venet, est marraine à Notre-Dame de la Vie le 29 juin 1646, de son petit-fils Pierre, fils d'Antoine Recourdon et de lad. Antoinette.

Marguerite de Rommeville, femme d'honorable Pierre Barbier, dont la fille nommée aussi Marguerite est b. à Saint-Martin le 25 août 1638, est enterrée dans la même paroisse le 10 juin 1658.

Françoise de Rommeville, mariée à M<sup>e</sup> Jean Gratet procureur, dont la fille Suzanne meurt à 16 ans le 14 janvier 1669.

Anne de Rommeville, femme de Sr Simon Simonet, « citoyen », de Saint-Ferréol, meurt le 30 décembre 1657 et est ensépulturée dans l'église de Saint-André-le-Haut.

Marie de Rommeville épouse à Saint-Martin, le 26 août 1659, Henry Gay-Pescheri, marchand épiciier de Saint-Sévère. C'est dans cette paroisse qu'est baptisé, le 28 juillet 1660, leur fils Joseph et que meurt à l'âge de 19 ans, leur fils Pierre, enterré le 1<sup>er</sup> décembre 1692 dans l'église de Saint-Sévère, « vis-à-vis le bénitier, au tombeau de ses parents ». Le 4 août précédent, Marie de Bonneville, veuve d'Henry Gay-Pescheri, avait épousé à Saint-André-le-Bas, sieur François Neyraux de Montclain, contrôleur au bureau de la douane de Valence.

\*  
\*\*

Simon de Rommeville, marchand orfèvre au Coin de l'Eperon et Marguerite Faure, son épouse, ont un fils, baptisé le 19 décembre 1637 sous le nom d'Antoine Laurent, qui lui vient de son parrain, M<sup>re</sup> Antoine de Buffevant, chanoine de Saint-Maurice, et de sa marraine, dame Laurence de Mitallier, veuve de M<sup>re</sup> Abel de Buffevant, seigneur de Malisolle et de Buffières.

Antoine-Laurent a abandonné l'orfèvrerie pour le notariat. Son père est déjà mort lorsque le 25 février 1675, il épouse Anne Roy, fille de feu M<sup>e</sup> Jean Roy procureur et de Claudine Pérouse. On leur connaît deux enfants : Pierre-Joseph, qui lui succède et Marguerite. Ni l'un ni l'autre n'a de baptistaire.

Antoine-Laurent meurt le 1<sup>er</sup> juin 1721 et sa femme, le 25 décembre 1723.

Pierre-Joseph, notaire royal, fils de défunts Antoine aussi notaire et d'Anne Roy, épouse le 19 juin 1725, Anne Richier, fille de feu Arnaud Richier orfèvre et de Gasparde Néty. D'où :

Etienne, né le 20 octobre 1726, b. le 21 - Parrain : M<sup>e</sup> Etienne Richier, orfèvre, son oncle - Marraine : Marguerite de Rommeville, fille de feu Antoine, sa tante.

Claude-Georges, né le 22 avril 1728, b. le 23.



Marie, née et b. le 16 avril 1730.

Luce, née le 13 août 1731, b. le 14 - † 28 août 1782, 51 ans.

Louis, né et b. le 23 octobre 1734, à Notre-Dame de la Vie.

Aymar-Claude, b. le 14 avril 1736 à N.-Dame de la Vie - † 28 oct. 1741.

Anne, b. le 13 septembre 1737 à Notre-Dame de la Vie - † 20 oct. 1741.

Julien, né le 8 juillet 1740, b. le 10 à Notre-Dame de la Vie.

Pierre-Joseph, né le 29 juin 1743, b. le 30 à Notre-Dame de la Vie.

Anne Richier, veuve de Pierre-Joseph de Rommeville, mourut le 19 octobre 1783, à 80 ans. Ses funérailles furent célébrées à Saint-André-le-Haut. Sa belle-sœur, Marguerite de Rommeville, était morte à Notre-Dame de la Vie le 18 mars 1737, à l'âge de 60 ans. La tombe des Rommeville était dans l'une des galeries du cloître de Saint-André-le-Bas.

La succession des Rommeville dans l'art et le commerce de l'orfèvrerie est assurée par les Richier auxquels ils viennent de s'allier.

Jean Richier, maître et marchand orfèvre à Saint-André-le-Bas, marié à Anne Ferrier, a deux enfants : Arnaud qui lui succède et Marguerite qui, née en 1668, épouse sieur Joseph Vachier bourgeois. De ce mariage naissent : Jean, né le 31 mars 1698 et b. le 3 avril 1698. Anne, b. à Saint-André-le-Haut le 26 septembre 1701 et qui a pour parrain et marraine Arnaud Richier et Anne Février, oncle et grand-mère maternels. L'enfant mourut quelques jours plus tard. Enfin Jeanne qui, après la mort de son père, épousa à Saint-André-le-Bas sieur Louis Boissat, Bourgeois, fils de feu François et d'Anne Gay, 22 juin 1733. M. M<sup>e</sup> François Perrin, docteur médecin, fut témoin de ce mariage. Marguerite Richier passa de vie à trépas le 22 octobre 1745, à 77 ans. Sépulture aux Carmes.

Armand Richier, maître et marchand orfèvre, épouse à Saint-André-le-Haut le 11 mai 1690 Gasparde Néty. D'où trois enfants :

Jean, b. le 18 juillet 1691, qui a pour parrain son grand-père paternel Jean Richier.

Etienne, né en 1697 et Anne, née en 1703, qui épousa Pierre-Joseph de Rommeville notaire.

Jean Richier mourut le 12 janvier 1699 et fut inhumé au cimetière de Saint-André-le-Bas et Anne Ferrier, sa veuve le 27 août 1714.

Etienne Richier, marchand et maître orfèvre, épousa à Saint-André-le-Haut, le 21 octobre 1722, Elisabeth de Faucamberge du Mény, fille de Jacques Marchand et de feu Marie Aubry, d'où :

Claudine, née le 24 mai 1723, b. le 25 à Saint-André-le-Bas - Parrain : Jacques de Faucamberge du Mény, aïeul maternel - Marraine : Claudine Néty, femme d'Armand Richier, aïeule paternelle.



François, né et b. le 21 avril 1724.

Jean, né le 25 mai 1725, b. le 26.

Pierre-Joseph, né et b. le 13 novembre 1726 - † 25 septembre 1737, 11 ans.

Jean-Louis, né et b. le 28 décembre 1727 - † 27 juillet 1732, 5 ans.

Pierre, né le 30 janvier 1729, b. le 31.

Jeanne-Elisabeth, née le 6 avril 1730, b. le 7 - Parrain : Sieur Nicolas Foullicu, châtelain de Pinet.

Joseph, né et b. le 8 juin 1731.

Armand Richier mourut le 17 avril 1724 ; Gasparde Néty, le 6 décembre 1734 à 66 ans ; Etienne Richier, le 13 avril 1752 à 55 ans ; Elisabeth de Faucamberge du Mény, le 23 novembre 1752 à 50 ans.

Pierre Richier, fils d'Etienne, s'est établi dans la paroisse de Saint-Ferréol comme procureur aux cours. Il a épousé Marie Giraud dont il a six enfants :

Laurent, né le 7 avril 1758, b. le 9.

Jeanne, née le 4 avril 1764, b. le 5 - Parrain : Sr François Servent, consul - Marraine : Jeanne Viallet, femme de J.B. Boisset, avocat.

Joseph, né le 12 mars 1767, b. le 13 - † 13 avril 1778, 11 ans.

Laurence-Elisabeth, née et b. le 25 avril 1768.

Jean, né le 27 septembre 1772, b. le 28.

Rose-Laurence, née le 4 août 1774, b. le 5 - Parrain et marraine : Joseph et Elisabeth-Laurence, ses frère et sœur.

Comme la paroisse de Saint-Ferréol est unie en 1774 à celle de Notre-Dame de la Vie, les Richier changent de paroisse sans changer de domicile. C'est par une sœur de Pierre Richier, mort à 57 ans le 22 février 1786, que la tradition familiale s'était perpétuée.

En effet, Jeanne-Elisabeth avait épousé à Saint-André-le-Bas, qui était la paroisse de ses parents, un orfèvre, Amédée Bonjean, 28 ans, habitant à Vienne depuis sept ans mais originaire de Chambéry, fils de feu Jacques-François Bonjean, bourgeois et de Claudine Dupuis. Le mariage avait été célébré le 7 janvier 1749. Le 5 novembre de la même année naissait leur premier enfant, Françoise Elisabeth, qui fut b. le lendemain. Viennent ensuite :

Marie, née le 16 avril 1751, b. le 17.

Pierre-Amédée, b. le 10 octobre 1753.

Marie-Madeleine, née le 25 mars 1757.

Et encore trois fils : Jean (1758), Joseph (1759), Jean-Baptiste (1767).

Amédée Bonjean mourut le 23 novembre 1771, à l'âge de 50 ans.

Le 18 mai 1778, Pierre Bonjean, marchand orfèvre à Saint-André-le-Bas, fils de feu Sr Amédée et de Jeanne Richier, épouse



à Saint-André-le-Haut Jeanne-Marie Rondet, fille de Jean-Jacques, bourgeois et de feu Marie Grimaud. Le mariage est célébré par Claude-Georges Bonjean, vicaire à Chavanay, frère de l'époux. C'est aussi à Saint-André-le-Haut qu'est baptisé, le 24 juin 1790, Jean-Antoine, fils de Amédée Bonjean, orfèvre et de Thérèse Grange.

Dans la liste des citoyens qui se sont fait inscrire, le 20 octobre 1791, pour servir dans la garde nationale figurent Pierre-Amédée Bonjean aîné, marchand orfèvre et aussi Benoît Demorey du Rozcy, qualifié simplement orfèvre. Ce Benoît, né le 17 mars 1744, était le plus jeune fils de Sieur Nicolas Demorey du Rozcy, notaire royal, fils de feu Pierre, bourgeois de Sedan et d'Alexis Bayette, qui avait épousé à Saint-André-le-Bas, le 15 juin 1733, Marie Mourjarct, fille de feu Louis et de Claudine Bérard.

Le 17 germinal an II, 6 avril 1794, François Rocher, avoué, natif de la Côte-Sans-Culotte (à-devant Saint-André), résidant à Vienne depuis 19 ans, né le 25 mars 1757, fils de François Rocher et de Suzanne Benatru, s'unit devant l'officier de l'état civil à Marie-Madeleine Bonjean, fille de feu Amédée et de vivante Jeanne Richier. Les témoins sont ses frères : Jean Bonjean, 36 ans ; Joseph Bonjean, 35 ans ; Jean-Baptiste, 27 ans ; et son beau-frère Joseph Fagnier, 46 ans. Les Fagnier étaient, comme les Bonjean, une famille d'orfèvres.

A Saint-André-le-Haut, le 11 décembre 1740, Louis Fagnier, garçon orfèvre, fils de Guillaume Fagnier, graveur du roi, habitant à Troyes en Champagne, et de Catherine Françoise Molero, épousé, en présence de Pierre-Joseph Grandville perruquier, Jeanne Giranton, fille de feu Antoine bourgeois et de Françoise Forest. Ils ont pour enfants :

Etienne, b. le 15 avril 1741, quatre mois après le mariage de ses parents. Dans cet acte Louis-Guillaume Fagnier est qualifié orfèvre. Le parrain de l'enfant est Etienne La Perrière, aussi orfèvre et la marraine Elisabeth du Mény, femme d'Etienne Richier. Etienne La Perrière est aussi apparenté aux Richier par sa mère. Fils de Pierre, M<sup>e</sup> chirurgien à Saint-André-le-Bas et de feu Antoinette Richier, il épousera le 7 mai 1743, Marie-Elisabeth Pichat, fille de Louis, M<sup>e</sup> boulanger et de Jeanne Fillioud. D'où : Charlotte, b. le 6 avril 1745 — et Jeanne-Elisabeth, née le 19 mars 1750 et b. le 21 à Saint-André-le-Bas. Et La Perrière meurt le 3 juin 1751, à 37 ans.

Pierre, b. le 2 novembre 1742.

Claude-Marie, b. le 13 mai 1744.

Joseph-Agathe, b. le 18 janvier 1747.

Suzanne, b. le 8 janvier 1750.



Devenu veuf, Louis-Guillaume Fagnier épouse successivement : Gabrielle Pra, qui meurt le 21 février 1765, à 52 ans ; et à Saint-Ferréol le 20 mai 1765, Laurence Serverin, veuve de Claude Labbe et mère de Joseph Labbe, l'imprimeur Viennois.

\*  
\*\*

L'orfèvrerie est encore représentée à Vienne dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle et surtout au XVIII<sup>e</sup>, par des familles qui n'ont pas de liens entre elles et qui ne se sont pas consacrées longtemps à l'exercice de cette profession. Par ordre de... (10) on doit citer d'abord Jean Urbain, M<sup>e</sup> orfèvre à Saint-André-le-Haut. Marié à Anne Durand, il a un fils, Bertrand, b. le 10 juillet 1662. Mais il meurt un mois plus tard et reçoit la sépulture dans l'église de Saint-André le 11 août. Il a d'autre part une fille, Anne, mariée à Saint-André-le-Bas, le 27 septembre 1687 à Joseph Pra, M<sup>e</sup> chirurgien juré, âgé de 31 ans, fils de feu Jean Pra et de Françoise Rey. Le ménage a deux enfants : Gaspard-Joseph, b. le 10 août 1688 et Jean-Bertrand le 24 janvier 1690. Anne passe de vie à trépas le 25 décembre 1704 et son mari le 16 juillet 1705. Ils sont enterrés l'un et l'autre au cimetière paroissial.

Henri Vitry, marchand orfèvre, a épousé Anne Remongin, dont il a deux filles :

Angélique et Françoise. Anne Remongin meurt le 3 mars 1682 ; Henri Vitry, le 27 mars 1694, à l'âge de 65 ans. Les deux époux reçoivent la sépulture dans la chapelle de Sainte-Catherine à Saint-André-le-Bas.

Le 15 septembre 1697, Angélique épouse Pierre La Rue, marchand orfèvre, natif de Bayonne. Leur fille Françoise est b. le 11 février 1699. Leur autre fille, Anne, dont on ignore la date de naissance, épouse le 2 novembre 1727 sieur Claude-François Baux, bourgeois de Vienne, fils de Benoît Baux et de Catherine Billion. Devenue Veuve, elle se remarie le 24 juin 1736, à Notre-Dame de la Vie, avec François Cécillon de Janezière, fils de feu Joseph Cécillon, de son vivant avocat en Parlement et « maire de l'Hôtel-de-Ville » de Vienne. De ce mariage sont issus : Benoîte, née et b. le 9 avril 1737 ; Jean-Pierre, né et b. le 18 mars 1738 ; Pierre-Joseph né le 23 novembre 1739 et b. le 25 ; Catherine-Antoinette née le 11 février 1741 et b. le 14 à Saint-André-le-Bas, dont le parrain était son oncle maternel, Jean-Baptiste La Rue, négociant ; et Barthélemy, né le 26 novembre 1745 et b. le 27.

Françoise Vitry, sœur d'Angélique, avait épousé à Saint-Ferréol le 10 juillet 1705 Joseph Brion, marchand d'Heyrieux.

Toussaint Fayard, maître et marchand orfèvre à Saint-André-

---

(10) En blanc dans le manuscrit.



le-Bas, marié à Simone Chaney a deux fils : Simon et Arnould ou Arnaud qui exercent la profession paternelle.

Le 10 juin 1726, Simon Fayard épouse à Saint-Martin Madeleine Nodin, fille de sieur Barthélemy marchand tanneur et de Maryse Cuzin. Ils ont pour enfants :

Jeanne, née le 22 mai 1727, b. le 23 à Saint-André-le-Bas, paroisse de ses parents.

François, né le 31 janvier 1729, b. le 1<sup>er</sup> février.

Toussaint, né le 20 février 1731, b. le 22 - Parrain : Arnould Fayard, orfèvre, oncle - Marraine : Marie Nodin, fille de feu Bathélemy, tante.

Laurent, né le 30 mars 1732, b. le 31 - Parrain : Laurent Nesmoz, gardier - Marraine : M.-Anne Bonnet, femme de J.-B. Bonin.

Jean-Baptiste, né et b. le 14 septembre 1733.

Toussaint Fayard mourut le 2 mai 1726. Sa veuve, Simone Chaney, le 20 juin 1742 à 74 ans. Sépulture dans l'église de Saint-André-le-Haut. Simon Fayard, le 17 avril 1749, à 51 ans.

Le scul qui ait installé un commerce d'orfèvrerie hors du quartier traditionnel et de la rue tendant du pont de Gère à la Halle, était un étranger. Le 8 octobre 1740, Antoine Mayan, compagnon orfèvre, fils de feu Sébastien, marchand de Majorque, épousait in extremis Anne Granjan, veuve de Pierre emptoz-Lacoste. L'apport de cette riche veuve lui permit d'ouvrir une boutique en Fuissin, paroisse de Saint-Georges. C'est dans cette église de faubourg que fut baptisé leur fils Etienne le 9 décembre de la même année. Ange-Mamert, b. le 8 avril 1742, eut pour parrain un oncle, Ange Granjan. Viennent ensuite : Jean-Mathieu, b. le 24 septembre 1743 ; Pierre, b. le 17 juin 1745 et Antoine, b. le 25 juin 1746. Le 21 janvier 1779, le fils aîné du marchand orfèvre, Etienne Mayau, praticien, épousait à Notre-Dame de la Vie Marie Dumas, fille de feu Joseph négociant et de Catherine Micoud.

Le 3 septembre 1767, Joseph Dervieux, marchand orfèvre à Saint-André-le-Haut, fils de feu Noël et de Marie Arnaud, épouse Catherine Jantin, de Roybon, domiciliée en Fuissin. De ce mariage sont nés : Marthe, b. le 11 avril 1769 ; Joseph, le 29 avril 1770 ; Louis, le 25 janvier 1771 et Jean-Baptiste, enfant posthume, b. le 12 décembre 1772. Le 6 novembre 1774, Frix Dupuis orfèvre, originaire du diocèse d'Auch, épouse la veuve de Joseph Dervieux, qui donne le jour à une fille, Marie-Claudine, le 10 janvier 1775.

En 1777 le S<sup>r</sup> Dupuis installe sa boutique d'orfèvrerie dans l'ancienne maison du Boissat, qui appartient alors à noble Pierre Guyot de la Christinière, trésorier de France. Un nouveau bail lui est passé pour neuf années, le 1<sup>er</sup> août 1787, au prix de 120 livres par an. Il ne pouvait pas choisir un local mieux adapté à sa fonction, puisque cette maison célèbre porte le n° 11 de la rue des Orfèvres.

8 mars 1967.



**LE CONSEIL D'ADMINISTRATION DES « AMIS DE VIENNE »  
EN ASSEMBLEE GENERALE DU 19 MARS 1980**

*Président d'Honneur (à vie) :*

M. Charles JAILLET - Ancien Président

*Comité de Patronage :*

M. Gabriel CHAPOTAT - Membre du C.N.R.S. - Fondateur,  
Directeur du Centre de Recherches Archéologiques

M. Roger LAUXEROIS - Conservateur des Musées

M. Serge TOURRENC - Directeur adjoint de la Circonscription  
Archéologique

M. André VIGIER - Président du Syndicat d'Initiative

**BUREAU**

*Président :* M. André HULLO - Professeur au Lycée de SAINT-  
ROMAIN-EN-GAL

*Vice-Présidents :* M. Louis BLANC

M. Jean-François GRENOUILLER

M. François RENAUD - Professeur au Lycée de SAINT-  
ROMAIN-EN-GAL

M. Marcel PAILLARET - Ingénieur - VIENNE

*Secrétaire Général :* M. Louis BLANC - SAINT-ROMAIN-EN-GAL

*Trésorière :* Mme THÉVENET - Directrice du Syndicat d'Initiative

**MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION**

M. Charles COGNAT - Industriel - SAINTE-COLOMBE

M<sup>e</sup> Charles FRECON - Notaire - VIENNE

M. le Chanoine Joseph GROS - SAINTE-COLOMBE-LÈS-VIENNE.

M. Jean GUEFFIER - Adjoint au Maire de VIENNE.

M. Jean-François Guillet - Licencié ès-Sciences - SAINTE-COLOMBE-LES-  
VIENNE

Mme Michel GUILLOT - SAINT-ROMAIN-EN-GAL

Mme Jean-Claude Hassler - VIENNE

M. Jean Perriolat - Chimiste - VIENNE

Mme Maurice Seguin - VIENNE

M. Sondaz - VIENNE

M. Jean Vaganay - Industriel - VIENNE

Mme Widlocher - VIENNE

*Commissaire Adjoint :*

M. Michel Tranchand - Cadre Administratif - VIENNE



